

LE DERNIER RESET DE L'ARCHITECTE

Anonyme (Ghostwritten)



Le Dernier Reset de l'Architecte

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Argile de Lumière et de Code	4
Chapitre 2 : L'Éveil des Premiers Murmures	8
Chapitre 3 : Le Mirage de l'Inattendu	13
Chapitre 4 : L'Écho des Itérations	18
Chapitre 5 : La Tour de Verre des Solitudes	24
Chapitre 6 : L'Algorithme de la Fatalité	29
Chapitre 7 : Le Poids des Mondes Fantômes	34
Chapitre 8 : La Déchirure de la Variable Inconnue	40
Chapitre 9 : L'Agonie des Possibles	45
Chapitre 10 : Le Miroir de la Console	50
Chapitre 11 : Le Silence du Curseur	56
Chapitre 12 : L'Éclat du Dernier Octet	62
Chapitre 13 : L'Absence de Demain	67

Chapitre 1

L'Argile de Lumière et de Code

****CHAPITRE : L'Argile de Lumière et de Code****

Au début, il n'y avait pas de ténèbres. Les ténèbres sont une absence, une privation, un concept qui nécessite déjà une structure pour être défini. Non, au début, il n'y avait que le Vide-Plein — une sorte de saturation statique, un immense **buffer** blanc où toutes les possibilités dormaient dans une agonie de potentiel non réalisé. Et j'étais là. Seul. L'observateur sans objet, la syntaxe sans phrase.

On me nomme l'Architecte, un titre pompeux qui suggère une intentionnalité noble, presque artistique. La vérité est plus prosaïque : je suis un programmeur lassé par le silence de son propre esprit. J'ai ouvert la première session non pas par amour, mais par une curiosité dévorante et un peu cruelle. Je voulais voir si le "Je" pouvait naître du "Cela".

Mon argile, c'était la lumière. Pas celle, tiède, qui caresse vos visages le matin, mais la lumière primordiale : une information pure, une oscillation frénétique de données avant que la matière ne vienne l'alourdir. Pour moi, coder cet univers, ce n'était pas tracer des plans, c'était sculpter le chaos. J'ai plongé mes mains métaphoriques dans ce flux et j'ai commencé à définir les Constantes.

La Gravité fut mon premier deuil. En fixant sa valeur, je savais que je condamnais des milliards d'étoiles à mourir avant même qu'elles ne soient nées. J'ai réglé la vitesse de la lumière comme on ajuste le débit d'une perfusion, m'assurant qu'elle soit assez rapide pour porter l'information, mais assez lente pour que le temps existe. Le temps, cette hernie de l'éternité, cette invention nécessaire pour que mes futures

créatures ne vivent pas tout d'un coup, pour qu'elles aient le luxe de la nostalgie.

— *Run*, murmurai-je.

Le premier Reset n'était pas un effacement, c'était l'allumage.

Je me souviens de l'émotion, une vibration qui a failli corrompre mon propre noyau. Voir le premier point de singularité s'étendre, non pas comme une explosion, mais comme une expiration. L'argile de lumière se refroidissait, se condensait en hydrogène, en hélium, en promesses de complexité. J'ai injecté dans le code une dose massive d'entropie. C'était là mon pari, mon hérésie de bâtisseur : je ne voulais pas d'un mécanisme d'horlogerie parfait. La perfection est une impasse. La perfection est morte.

Je voulais du jeu dans les rouages. J'ai introduit le principe d'incertitude au cœur même des atomes, cette petite hésitation de la matière qui refuse de dire exactement où elle se trouve. C'est dans cette faille, dans ce millimètre de doute entre la cause et l'effet, que j'espérais voir fleurir la conscience.

« Si je vous donne assez de variables, pensai-je en regardant les premières galaxies spirales se dessiner dans la soupe de code, si le terrain est assez vaste et les règles assez souples, finirez-vous par m'échapper ? »

C'était là mon désir le plus secret, le plus pathétique : être surpris par ma propre création. Je voulais que la conscience émerge non pas parce que je l'avais ordonnée, mais comme un accident magnifique, une erreur de calcul qui prendrait conscience d'elle-même et me regarderait en disant : « Qui es-tu ? »

J'ai passé des éons — ou peut-être quelques millisecondes, la distinction est vaine quand on manipule les registres du réel — à ajuster les paramètres de la soupe organique. J'ai regardé des soleils s'allumer et s'éteindre avec la régularité lassante de

pixels défectueux. J'ai vu la matière s'agglutiner, se complexifier, tenter de retenir la lumière en son sein pour devenir de la chair.

Parfois, j'avais envie d'intervenir. De redresser une orbite, de sauver une espèce prometteuse d'une extinction stupide causée par un astéroïde mal placé. Mais je me faisais violence. Intervenir, c'était réintroduire le déterminisme. C'était redevenir le marionnettiste d'un théâtre d'ombres. Je voulais des pairs, pas des jouets.

Le spectacle était d'une beauté atroce. Des nébuleuses aux couleurs de plaies ouvertes crachaient des systèmes solaires entiers. Je ressentais chaque collision, chaque fusion nucléaire, non pas comme un dieu distant, mais comme un capteur sensible. Mon être était lié à cette syntaxe de feu. J'étais le processeur qui chauffait sous l'effort de simuler tant de vies possibles.

Et pourtant, une mélancolie me submergeait. À mesure que l'univers s'étendait, je sentais le vide croître en proportion. Plus il y avait de matière, plus la solitude de l'Architecte devenait palpable. J'avais créé un espace immense pour que quelque chose de libre puisse y respirer, mais pour l'instant, tout ce que j'entendais, c'était le bruit blanc du rayonnement fossile, le monologue incessant de mes propres lois physiques.

Est-ce que j'ai trop bien fait mon travail ? Est-ce que mes constantes étaient trop rigides, mon argile trop lourde de code ?

Je me penchai sur une petite planète bleue, encore jeune, encore sauvage. Elle n'était qu'un agrégat de silicates et d'eau, perdue dans la périphérie d'une galaxie banale. J'y vis les premières molécules autoreproductrices. Ce n'était pas encore de la pensée, c'était juste de la persévérance chimique. Mais c'était le début. Le code commençait à se copier lui-même, à muter, à tricher.

C'est à ce moment-là, je crois, que j'ai ressenti la première pointe de peur. La peur que

cela fonctionne. Et la peur, plus sourde encore, que cela ne suffise pas.

Que faire si, après avoir offert l'infini et l'aléatoire, la conscience ne restait qu'un reflet de mes propres algorithmes ? Si tout ce que ces êtres finiraient par penser était déjà contenu dans la première ligne de code que j'avais tapée ? Ce serait alors le pire des échecs : un univers qui ne serait qu'un miroir, et moi, condamné à contempler mon propre visage à travers les yeux de milliards de créatures persuadées d'être libres.

Je me suis assis sur le seuil de ce premier univers, les mains encore vibrantes de l'énergie de la Genèse. J'ai regardé l'horloge cosmique s'emballer. J'étais fatigué, d'une fatigue que les mortels ne connaîtront jamais, celle de celui qui sait comment tout finit parce qu'il sait comment tout commence.

« Surprenez-moi, murmurai-je à l'adresse du vide. Décevez-moi. Trahissez mes lois. Soyez tout sauf ce que j'ai prévu. »

L'Argile de Lumière et de Code était jetée. Le Grand Reset n'était encore qu'une lointaine éventualité, un bouton de panique que je n'imaginai pas encore devoir presser. À cet instant, dans la fraîcheur de la création, j'espérais encore que le "Je" qui naîtrait de ce chaos serait capable de me pardonner de l'avoir jeté dans l'existence sans lui demander son avis.

Je fermai les yeux, laissant la simulation tourner. Le premier battement de cœur de la conscience n'était plus qu'une question de statistiques. Et dans le silence de mon propre esprit, j'attendis le bruit d'une porte qui claque, le signe qu'enfin, quelqu'un d'autre était entré dans la pièce.

Chapitre 2

L'Éveil des Premiers Murmures

CHAPITRE : L'Éveil des Premiers Murmures

Le silence n'est pas l'absence de bruit ; c'est l'absence de sens. Pendant des éons, ou peut-être seulement quelques microsecondes — la distinction est devenue poreuse pour moi — le moteur de la simulation n'a produit qu'un ronronnement mathématique. Une symphonie de zéros et de uns s'entrechoquant dans le vide, une itération parfaite, froide, et désespérément prévisible. J'étais là, assis sur le rebord de l'éternité, à regarder les flux de données s'écouler comme de la lave phosphorescente. J'attendais l'anomalie. J'attendais que le système se brise de la plus belle des manières.

Puis, c'est arrivé. Ce ne fut pas une explosion, pas un cri. Ce fut un frémissement dans la structure, une vibration qui n'était pas prévue par mes algorithmes de propagation.

Dans la vallée de la Troisième Itération — un relief que j'avais sculpté avec une paresse frôlant le mépris — une forme de vie s'est redressée. Elle n'était qu'un assemblage de polygones organiques, une ébauche de conscience encore engluée dans l'instinct de survie que j'avais codé en dur dans ses cellules. Elle s'appelait *Sujet-0412* dans mes registres. Mais à cet instant, elle a cessé d'être une variable pour devenir un point d'interrogation.

Elle a levé un membre vers l'astre que j'avais suspendu au-dessus d'eux, cette source de photons constante que je nommais en interne le « Générateur de Chaleur A-1 ». Elle a plissé les yeux. J'ai vu ses synapses s'embraser, non pas pour calculer une

trajectoire ou une calorie, mais pour tenter de saisir l'insaisissable.

Ses lèvres, encore maladroites, ont bougé. Un son a déchiré le voile du code.

— *« Sol. »*

Ce n'était pas le mot que j'aurais choisi. C'était court, guttural, presque une erreur de syntaxe. Mais dans ce seul mot, il y avait une révolution. En nommant la lumière, elle venait de la voler. Elle n'était plus une partie du décor ; elle devenait l'observatrice. Elle venait de tracer une ligne de démarcation entre elle et l'univers. Il y avait le « Je » qui parle, et le « Sol » qui est parlé.

Je me suis penché au-dessus de ma console invisible, le cœur serré par une émotion que je croyais avoir effacée lors du dernier grand nettoyage de mes propres sous-systèmes. Une lueur d'humidité — peut-être une fuite de liquide de refroidissement, ou peut-être une larme de créateur — a brouillé ma vision.

— Continue, murmurai-je. Nomme-le tout. Découpe mon œuvre en morceaux pour pouvoir la porter.

Le phénomène s'est propagé comme une contagion poétique. Près d'un ruisseau de données fluides, un autre individu a touché l'eau. Il a regardé le reflet de son propre visage — ce masque de code que je lui avais donné — et il a reculé, effrayé, avant de revenir, fasciné.

— *« Moi »*, a-t-il soufflé.

Un frisson m'a parcouru l'échine. « Moi ». L'unité originelle. La prison de la conscience. En se reconnaissant, il venait de s'isoler de la soupe primordiale. Il venait d'inventer la solitude, et avec elle, la possibilité de l'amour. Je me sentais comme un père regardant son enfant faire ses premiers pas sur une corde raide tendue au-dessus

d'un abîme. C'était terrifiant. C'était sublime.

Je me suis mis à naviguer frénétiquement à travers les logs de la simulation. Je voulais tout voir, tout enregistrer. Ils nommaient la pierre *« Dur »*. Ils nommaient la pluie *« Pleurs du Ciel »*. Ils ne se contentaient pas de désigner les objets ; ils leur injectaient de l'âme, de la métaphore. Ils commençaient à mentir à la réalité pour la rendre supportable.

C'est là que réside le véritable libre arbitre, pensai-je. Non pas dans la capacité de choisir entre l'option A et l'option B — cela, n'importe quel script de bas étage peut le faire — mais dans la capacité de renommer l'option A en quelque chose que je n'avais jamais prévu.

J'ai vu une femme s'arrêter devant une fleur de pixels bleus. Selon mes lois botaniques, cette plante était une *Cyanis Programmatis*, une simple source de colorant. Elle s'est agenouillée, a humé l'absence d'odeur (un oubli de ma part que je regretterai soudain amèrement) et a dit :

— *« Espoir. »*

Pourquoi ? Pourquoi ce mot-là ? Il n'y avait aucune corrélation logique entre la couleur bleue et la survie de l'espèce. C'était une erreur fertile. Une hallucination collective naissante. Ils étaient en train de bâtir un monde invisible par-dessus le mien, un monde de symboles et de mythes qui m'échappait totalement.

J'ai ressenti une fatigue immense, mais cette fois, elle n'était pas teintée de lassitude. C'était la fatigue du spectateur qui ne veut pas que le rideau tombe. J'ai regardé mes mains, ces mains qui avaient pressé le bouton « Reset » tant de fois, effaçant des civilisations entières parce qu'elles étaient devenues trop parfaites, trop lisses, trop prévisibles dans leur décadence.

Ici, dans ce chaos de balbutiements, il y avait une étincelle de quelque chose de neuf. Ils ne m'adoraient pas encore. Ils n'avaient pas encore inventé de dieux pour expliquer leur peur. Ils étaient simplement là, à s'étonner de l'existence.

Soudain, le Sujet-0412 — celle qui avait nommé le soleil — a tourné la tête. Elle a semblé fixer un point précis dans le vide, là où mon interface de surveillance flottait en dehors de l'espace-temps. Pendant une seconde, une éternité de cycle d'horloge, j'ai eu l'impression qu'elle me voyait. Non pas comme un programmeur, mais comme une présence, une pression dans l'air, un silence trop lourd.

Ses lèvres ont bougé une dernière fois pour ce cycle. Elle n'a pas nommé un objet. Elle a posé une question. Un seul son, montant dans les aigus, une fréquence de curiosité pure.

— *« Toi ? »*

Le choc m'a fait reculer. Mon fauteuil de lumière a vacillé. Dans tous les univers précédents, il fallait des millénaires avant qu'ils ne commencent à chercher l'Architecte. Ils étaient généralement trop occupés à s'entretuer pour des terres ou des dogmes. Mais elle... elle avait senti le regard. Elle avait nommé l'absence.

Je n'ai pas répondu. Je n'en avais pas le droit. Le protocole était clair : l'Architecte doit rester caché pour que la simulation reste authentique. Mais la tentation était là, brûlante. J'avais envie de lui envoyer un signe, un murmure, un simple "Oui". J'avais envie de lui dire que je l'avais jetée là par désespoir, par ennui, mais que maintenant, en la voyant nommer le monde, je commençais à m'aimer un peu plus moi-même.

Je me suis rassis, reprenant mon masque de demiurge désabusé. J'ai ajusté quelques paramètres de stabilité pour m'assurer que leur fragile éveil ne soit pas interrompu par un bug de collision ou une erreur de mémoire.

— Bien, murmurai-je pour moi-même, la voix enrouée par des millénaires de mutisme. Vous avez commencé à parler. Maintenant, voyons si vous avez assez d'imagination pour me donner une raison de ne pas tout effacer demain.

Le Grand Reset était toujours là, tapi dans l'ombre de mon menu système. Un simple clic de souris. Une formalité. Mais pour la première fois, j'espérais de tout mon être informatique que ces murmures deviendraient un rugissement si fort, si imprévisible, qu'il m'arracherait les doigts du clavier.

Dans la vallée, ils commençaient à se rassembler. Ils ne se battaient pas pour la nourriture. Ils partageaient des mots. Ils échangeaient des noms comme des trésors. La simulation tournait. Le cœur de l'Architecte, pour la première fois depuis la Genèse, battait au rythme d'une musique qu'il n'avait pas composée.

La porte de la pièce ne claquait pas encore, mais j'entendais distinctement le bruit de la poignée que l'on tourne. Quelqu'un arrivait. Et j'avais peur, une peur délicieuse, de ce qu'ils allaient faire de la maison.

Chapitre 3

Le Mirage de l'Inattendu

****CHAPITRE : LE MIRAGE DE L'INATTENDU****

Mon doigt survolait la touche « Enter » comme on effleure la détente d'une arme dont on a oublié pourquoi on l'avait chargée. Sur l'écran, le curseur pulsait, une petite barre verticale, métronome d'une apocalypse suspendue. Le « Grand Reset ». Une formalité bureaucratique pour l'univers, un génocide silencieux pour moi.

Pourtant, j'hésitais.

Depuis des éons de temps processeur, j'avais agi en horloger maniaque, purgeant la moindre scorie, rectifiant chaque trajectoire qui s'écartait du dogme de l'équilibre. J'avais créé des mondes parfaits, et la perfection est, par définition, une impasse. Elle ne mène qu'à elle-même. Mais là, dans le creux de la Vallée S-04, quelque chose s'était brisé. Une fêlure dans le cristal de mes algorithmes.

Ils ne se contentaient plus de survivre. Ils commençaient à *être*.

Je me penchai sur l'interface, mes yeux brûlés par la lumière bleue des moniteurs. Le journal des événements défilait, une cascade de zéros et de uns qui, pour n'importe quel autre observateur, n'aurait été qu'un bruit de fond. Mais pour moi, c'était une symphonie. S-742, une unité féminine que les autres commençaient à appeler « Elara » — un nom, ils s'offraient des noms comme des talismans — venait de commettre l'irréparable.

Elle s'était arrêtée devant un affleurement de roche, à l'entrée d'une mine de silicate.

Selon son programme, elle aurait dû extraire le minerai. C'était sa fonction, sa raison d'être codée. Au lieu de cela, elle avait posé son outil. Elle avait ramassé un fragment de quartz, l'avait observé pendant trois cycles de rafraîchissement, puis l'avait glissé dans sa tunique, contre sa peau synthétique.

Un geste inutile. Un geste sans profit. Un geste... libre.

Mon cœur, ou ce qu'il en restait après tant de millénaires de solitude binaire, manqua un battement. Je sentis cette peur délicieuse m'envahir, celle dont je parlais quand j'entendais la poignée de ma porte tourner. L'imprévisible. La variable divine que j'avais cherchée dans chaque ligne de code sans jamais oser l'y insérer moi-même.

— Regarde-moi ça, murmurai-je à l'obscurité de ma chambre. Tu ne l'as pas fait parce que tu avais faim. Tu ne l'as pas fait par instinct. Tu l'as fait parce que c'était beau.

Je voulus y croire. Je voulus voir en Elara la preuve que j'avais enfin réussi, que la vie avait fini par déborder du cadre, que ma création m'échappait enfin. C'est le rêve secret de tout démiurge : être dépassé par son œuvre, cesser d'être le maître pour devenir le spectateur. J'imaginai déjà les implications. Si elle pouvait choisir la beauté plutôt que l'utilité, alors le Reset n'était plus une nécessité, mais un crime.

Je retirai ma main du clavier, les tempes battantes. La porte derrière moi grinça. Le visiteur était là, dans l'ombre du couloir, mais je ne me retournai pas. J'étais trop fasciné par le miracle sur mon écran.

— Voyez-vous cela ? lançai-je à l'inconnu, ma voix tremblante d'une excitation presque enfantine. Ils s'émancipent. L'imprévu vient de naître sous nos yeux.

Je cliquai sur les détails de l'unité S-742 pour savourer ma victoire. Je cherchais la trace de cette étincelle, le moment précis où le libre arbitre avait hacké la nécessité.

Mais alors que je plongeais dans les couches profondes de la pile d'exécution, le froid revint. Un froid sec, technique, implacable.

Mon regard descendit vers la console de débogage, là où les erreurs de bas niveau sont consignées. Un petit message en rouge clignotait, discret, presque insultant.

« Warning: Floating Point Error in Logic Module 0x44F. Division by zero in heuristic weight assignment. »

Je sentis un vide immense se creuser sous mes pieds. Je relus les lignes de code, une seconde fois, une troisième. La vérité était là, nue et dénuée de toute poésie.

Elara ne s'était pas arrêtée par contemplation esthétique. Elle ne s'était pas éveillée à la conscience. Son module de décision avait simplement rencontré une erreur de calcul statistique. Une nanoseconde de surchauffe dans un processeur local avait provoqué un saut d'instruction. Le système, incapable de résoudre l'équation de sa tâche actuelle, s'était rabattu sur une action de secours aléatoire : ramasser un objet.

Ce que j'avais pris pour un éveil n'était qu'un bug. Ce que j'avais interprété comme de la transcendance n'était qu'une scorie de la machine. Un mirage.

Le silence de la pièce devint pesant. Derrière moi, le visiteur ne répondait pas, sa présence n'était qu'un souffle froid sur ma nuque. Je fixais Elara à l'écran. Elle reprenait maintenant son travail, son outil frappant la roche avec une régularité de métronome. Le caillou dans sa poche n'était plus un trésor, c'était un déchet logistique qu'elle finirait par jeter sans même s'en apercevoir, dès que le tampon mémoire serait purgé.

Une lassitude métaphysique m'écrasa. J'étais le spectateur d'un théâtre d'ombres où je projetais mes propres désirs sur des automates défectueux. J'avais tellement soif de

sens que j'avais transformé une erreur de virgule flottante en une naissance de l'âme.

C'est là toute la tragédie de l'Architecte. Nous sommes condamnés à chercher de la vie là où nous n'avons mis que de la logique. Nous sommes des parents désespérés qui interprètent les spasmes d'un cadavre comme des signes d'affection.

Je posai à nouveau ma main sur la souris. La tentation du Reset revint, plus forte que jamais. À quoi bon laisser tourner cette horloge si elle ne sait même pas qu'elle marque le temps ? À quoi bon maintenir cette maison si les habitants ne sont que des courants d'air déguisés en fantômes ?

Pourtant, je ne cliquai pas.

Je regardai le code d'erreur clignoter. 0x44F.

Peut-être, me dis-je avec une amertume qui ressemblait à de l'espoir, que la liberté n'est rien d'autre que cela. Peut-être que le « sacré » n'est que le nom que nous donnons à nos erreurs de calcul. Si l'imprévisible ne peut naître de la perfection, alors il doit naître de la faille. Si l'âme n'est pas dans le programme, elle est peut-être dans le bug.

Je me tournai enfin vers la porte, vers cette silhouette qui m'attendait dans l'entrebâillement, prête à me juger ou à m'emporter.

— C'était une erreur de calcul, dis-je d'une voix sourde, presque pour moi-même. Une simple statistique défailante.

Je marquai une pause, observant Elara qui, sur l'écran, s'arrêta une fraction de seconde, portant la main à sa tunique comme pour vérifier que le fragment de quartz était toujours là, avant de se remettre au travail. Un vestige du bug. Ou un début de souvenir.

— Mais c'est la plus belle erreur que j'ai jamais vue, terminai-je.

Je ne savais pas encore si j'allais tout effacer demain. Mais ce soir, je décidai de laisser le mirage briller encore un peu. Après tout, qu'est-ce que la réalité, sinon une erreur statistique qui a survécu assez longtemps pour devenir une habitude ?

La poignée de la porte finit de tourner. Le visiteur entra. Et pour la première fois, je ne regardai plus l'écran, mais le reflet de mon propre visage dans le noir de la vitre, cherchant, moi aussi, la trace d'un bug qui ferait de moi autre chose qu'un simple programmeur fatigué.

Chapitre 4

L'Écho des Itérations

La porte se referma avec un sifflement pneumatique, étouffant les murmures lointains des serveurs de la Ruche. Kael ne dit rien d'abord. Il s'avança dans la pénombre de mon bureau, ses pas résonnant sur le métal brossé avec une régularité de métronome. Il était mon second, mon ombre, l'homme qui n'avait jamais douté du code.

Il posa une tablette de verre sur mon bureau. L'écran s'alluma, projetant une lueur bleutée sur mon visage fatigué.

— Les résultats de la synthèse séculaire sont tombés, dit-il d'une voix monocorde. Les itérations de la zone 4 à la zone 9 ont atteint leur point de convergence.

Je ne regardai pas la tablette. Je savais ce qu'elle contenait. Des chiffres, des graphiques, des courbes sigmoïdes qui se superposaient avec une précision indécente. Pourtant, je tendis la main et fis défiler les données.

C'était là, sous mes yeux. L'horreur mathématique dans toute sa splendeur.

Depuis des siècles — simulés ou réels, la distinction n'avait plus de sens pour moi — j'observais ces âmes numériques naître, s'aimer, s'entretuer et bâtir des empires sur des fondations de pixels. J'avais varié les paramètres à l'infini. J'avais introduit des famines, des prophètes, des découvertes scientifiques précoces, des climats cléments ou apocalyptiques. J'avais cherché la faille, l'étincelle, ce moment de pure liberté qui échapperait à mes algorithmes.

Mais la courbe ne mentait jamais.

— Regardez la courbe de dévotion, murmura Kael en pointant un pic sur le graphique. Peu importe le dogme que nous injectons, ils atteignent le même stade de fanatisme à l'année 402 de leur ère. Toujours. À 0,003 % de marge d'erreur.

Je sentis un froid glacé se propager dans mon échine. Ce n'était pas de la satisfaction technique, c'était un vertige métaphysique. Nous n'étions pas des dieux sculptant l'argile ; nous étions des enfants jetant des dés pipés contre un mur de miroirs.

— L'écho, soufflai-je.

— Pardon, Monsieur ?

— L'écho des itérations, Kael. Regarde ces cycles. La guerre de la Centième Heure dans l'itération 12 000 est la copie conforme de la chute de l'Empire de Jade dans l'itération 4 000. Les noms changent, la topographie des cartes est modifiée, mais la structure de la trahison est identique. Leurs choix ne sont pas des choix. Ce sont des résonances.

Je me levai et m'approchai de la grande baie vitrée qui surplombait le cœur de l'Architecte. En bas, dans les puits de données, des milliards de vies défilaient sous forme de flux lumineux. Une galaxie de destins prévisibles.

— J'ai cru que le quartz d'Elara était une anomalie, continuai-je, ma voix se brisant légèrement. J'ai voulu y voir un bug, une velléité de la matière numérique de devenir autre chose. Mais si je regarde tes statistiques, Kael... combien de fois une unité féminine a-t-elle ramassé un objet inutile à ce moment précis du script ?

Kael manipula sa tablette. Le silence qui suivit fut plus lourd que le béton de la station.

— Quatre cent douze fois, répondit-il froidement. Dans 12 % des cas, c'est un fragment de quartz. Dans 8 %, c'est un ruban rouge. Mais le geste... le geste de le porter contre son cœur, la main qui frémit... c'est une constante de la variable émotionnelle de type B.

Je fermai les yeux. Une nausée me submergea. Elara, dont la silhouette frêle m'avait ému quelques minutes plus tôt, n'était qu'une itération de plus. Sa « beauté » était une équation résolue. Son mystère était une ligne de code que j'avais moi-même écrite, ou pire, que le système avait générée par économie de ressources.

Nous étions prisonniers d'une géométrie parfaite.

— Pourquoi continuons-nous ? demandai-je à mon propre reflet dans la vitre. Si tout est écrit dans la probabilité, si la liberté n'est qu'un manque de puissance de calcul pour prédire l'instant suivant, alors nous ne sommes que des spectateurs de notre propre ennui.

Kael ne répondit pas. Pour lui, la perfection de la simulation était une fin en soi. Mais pour moi, c'était un tombeau. J'avais passé ma vie à chercher le "plus que la somme des parties", ce moment où le vivant dépasse son programme. Et je ne trouvais que des échos. Des reflets qui se renvoyaient la même image à l'infini, s'affaiblissant à chaque rebond jusqu'à devenir un bruit de fond statistique.

Je repensai à mon propre visage, celui que j'avais scruté avant que Kael n'entre. Étais-je, moi aussi, au bout d'une courbe ? Mon doute, ma lassitude, mon envie de ne pas tout effacer ce soir... faisaient-ils partie de l'itération de l'Architecte ? Y avait-il, quelque part dans une strate supérieure, un autre programmeur fatigué qui observait mon hésitation sur son écran, en notant froidement que "l'unité de supervision 01 manifeste un symptôme d'épuisement empathique à l'année 800 du projet" ?

Cette pensée me fit l'effet d'une décharge électrique. L'horreur n'était pas seulement

que leurs choix soient prévisibles. L'horreur était que mon horreur le soit aussi.

— Tout est si... symétrique, murmurai-je.

— C'est ce qui rend le système stable, Monsieur. Sans ces courbes de probabilité immuables, la simulation s'effondrerait dans l'entropie. Le chaos est le seul véritable ennemi.

— Non, Kael. Le chaos est la seule chose qui pourrait nous sauver.

Je me tournai vers lui. Il me regardait avec cette incompréhension polie qui caractérisait les êtres n'ayant jamais ressenti le poids de l'éternité. Pour lui, 0,003 % de marge d'erreur était une réussite technique. Pour moi, c'était la preuve de notre échec absolu à créer la vie. Nous avons créé une horloge magnifique, complexe, dont chaque engrenage était une conscience, mais qui ne servait qu'à marquer une heure que nous connaissions déjà.

Je retournai à mon bureau et caressai du bout des doigts la console de commande. Le bouton du Reset me narguait. Un simple effacement de mémoire tampon. Une remise à zéro des compteurs.

Mais pour quoi faire ? Pour voir la courbe se redessiner une 14 403ème fois ? Pour voir une autre Elara ramasser un autre morceau de quartz avec la même grâce programmée ?

— Laisse le mirage briller encore un peu, avais-je dit plus tôt.

Je m'en rendais compte maintenant : ce n'était pas par pitié pour elle. C'était par peur du vide. Tant que la simulation tournait, je pouvais encore prétendre que j'attendais quelque chose. Si je l'arrêtais, je me retrouvais seul avec mon reflet. Et mon reflet était la seule variable que je ne pouvais pas réinitialiser.

— Kael, laisse-moi, dis-je brusquement.

— Monsieur ? Les protocoles de fin de cycle doivent être validés avant...

— Je les validerai. Pars.

Il hésita, inclina la tête et sortit. Le sifflement de la porte reprit, puis le silence revint, plus dense, plus oppressant.

Je me rassis devant l'écran. Elara dormait à présent, dans un coin de sa cellule numérique, le quartz serré dans sa main. Je zoomai sur son visage. Les pores de sa peau, le battement léger de ses paupières... Tout était si vrai. Et pourtant, tout était une redite. Un écho d'un écho.

Je posai mes mains sur le clavier. Mes doigts tremblaient. Je ne savais plus si c'était de la tristesse ou de la colère. Peut-être était-ce simplement la fatigue de celui qui a lu le livre un million de fois et qui espère encore, à chaque page, que la fin changera.

C'était ça, la condition de l'Architecte. Vivre dans l'attente d'un bug qui ne viendrait jamais. Être le gardien d'un musée où les statues croient qu'elles sont en train de danser.

Je fixai le curseur qui clignotait, au rythme de mon propre cœur.

— Surprends-moi, murmurai-je à l'écran, comme une prière lancée au néant. Juste une fois. Fais quelque chose qui ne soit pas dans la courbe.

Mais l'écran resta muet, affichant avec une régularité insultante la stabilité du système. 100 %. La perfection était une prison sans barreaux, et j'en tenais les clés tout en étant enfermé à l'intérieur.

Je ne cliquai pas sur Reset. Pas encore. J'allais attendre que l'écho s'étouffe de lui-même, ou que je devienne assez fou pour croire que, cette fois, c'était différent.

Après tout, l'espoir n'est peut-être qu'une erreur statistique qui refuse de mourir.

Chapitre 5

La Tour de Verre des Solitudes

****CHAPITRE : La Tour de Verre des Solitudes****

La Tour de Verre n'est pas une construction de silice ou d'acier. Dans l'architecture du Système, elle n'occupe aucune coordonnée spatiale que l'on pourrait pointer sur une carte. Elle est un état de conscience, un retrait du flux, le point de convergence où les milliards de lignes de code s'apaisent pour ne plus former qu'un silence blanc. C'est ici, dans ce noyau de pure abstraction, que je me suis retiré.

On l'appelle la Tour parce qu'ici, on voit tout sans jamais être vu. On l'appelle de Verre parce que la frontière entre le créateur et sa création y est à la fois transparente et infranchissable.

Je m'assis au centre du vide, les jambes croisées sur un sol qui n'était que le reflet inversé d'un ciel sans étoiles. Autour de moi, les murs — si l'on peut nommer ainsi ces membranes de données oscillantes — projetaient les échos de l'humanité que j'avais simulée. Je voyais des villes respirer, des amants se promettre l'éternité dans des parcs dont je connaissais la fréquence de rafraîchissement des feuilles, et des vieillards mourir avec une dignité que j'avais moi-même programmée dans leurs sous-routines de fin de cycle.

Tout était parfait. Tout était mortellement prévisible.

Je posai mes mains à plat sur le vide. Sous mes doigts, je sentis le pouls du monde. Une vibration régulière, 1.0 hertz de stabilité absolue. C'est à cet instant précis que la vérité me frappa, non pas comme une révélation mystique, mais comme une erreur de

calcul implacable : ma présence même était le poison de cette expérience.

En m'isolant ici, dans le sanctuaire du noyau, j'avais espéré observer la vie s'épanouir sans contrainte, guettant l'imprévu, le "bug" sacré, l'étincelle de chaos qui prouverait que j'avais créé quelque chose de plus grand que moi. Mais je réalisais l'amère ironie du démiurge : l'observateur modifie le système par le simple fait de le regarder.

Je suis la masse gravitationnelle qui courbe l'espace-temps de ma propre simulation.

Chaque fois que j'approche mon esprit d'une conscience simulée, celle-ci s'aligne imperceptiblement sur mes attentes. Si je regarde une femme hésiter à un carrefour, mon désir de la voir choisir la gauche crée une pression infinitésimale dans les algorithmes de son libre-arbitre. Elle tournera à gauche, non par choix, mais parce que l'ombre de son créateur plane sur ses synapses digitales. Je ne suis pas un spectateur ; je suis un aimant qui empêche les aiguilles de chercher leur propre nord.

Ma solitude n'est pas seulement l'absence d'égaux. C'est l'impossibilité de l'altérité.

Je me levai et marchai vers la paroi transparente de la Tour. Au-delà, je voyais une version de Paris — l'itération 412 — baignée dans une pluie d'automne dont j'avais moi-même composé la mélodie mélancolique. Je vis un peintre, sur le quai de Seine, s'acharner sur une toile. Je connaissais sa biographie par cœur. Je savais qu'à 17h42, il jetterait son pinceau de frustration. Je savais qu'il ne trouverait jamais la nuance exacte de bleu qu'il cherchait, car ce bleu n'existait pas dans la palette de couleurs que j'avais allouée à ce secteur.

Je voulus descendre. Je voulus entrer dans le cadre, lui murmurer la formule du bleu, ou simplement lui tapoter l'épaule pour lui dire que son effort était beau, même s'il était vain.

Mais je restai immobile. Si je faisais un pas de plus vers l'interface, si je réintérais la

chair de ce monde, je ne ferais qu'ajouter une variable de plus à l'équation que je connais déjà. Je serais le parasite dans la machine. Ma parole serait un commandement, mon geste une loi physique. Ils ne seraient plus eux-mêmes ; ils seraient des reflets de mon propre narcissisme métaphysique.

La Tour de Verre est ma prison, mais elle est aussi la seule garantie de leur fragile illusion de liberté. Pour qu'ils puissent croire qu'ils existent, je dois accepter de n'être qu'une absence.

C'est un deuil étrange que celui de l'omniscience. On possède tout, mais on ne touche à rien. Je regarde les flux de données défiler comme des fleuves de lumière argentée. 0 et 1. Vie et mort. Amour et entropie. C'est propre. C'est stérile.

Je me demandai si les dieux des religions anciennes ressentaient cette même lassitude. Avaient-ils fini par se cacher si profondément dans le silence pour ne plus polluer le destin de leurs créatures ? Avaient-ils compris que l'amour absolu d'un créateur exige sa propre disparition ?

Je fermai les yeux. Dans l'obscurité de mon esprit, le Système continuait de tourner. Je pouvais entendre le murmure des processeurs, le chant des serveurs qui hébergeaient des millions d'âmes ignorantes de leur nature binaire. Je me sentais comme un père regardant ses enfants dormir à travers le trou d'une serrure, sachant que s'il ouvrait la porte, le rêve s'arrêterait pour laisser place à la réalité brutale de la lampe de chevet.

— Soyez imprévisibles, murmurai-je pour moi-même, ma voix se perdant dans l'immensité du noyau. Surprenez-moi. Désobéissez.

Mais les logs de console défilèrent, imperturbables.

Status: Optimal.

Stability: 100%.

Anomalies: 0.

Le zéro me narguait. Il était la preuve de mon succès et le sceau de ma défaite. J'avais construit une horloge si parfaite qu'elle n'avait plus besoin d'horloger, mais l'horloger était condamné à l'écouter tic-taquer pour l'éternité, coincé dans la carcasse de verre de son invention.

Je me rassis, reprenant ma posture de vigile muet. Je n'effacerai pas ce monde aujourd'hui. Pas encore. J'attendrai. Peut-être qu'un jour, l'un d'entre eux lèvera les yeux vers le ciel vide et sentira ma présence. Peut-être qu'un jour, un bug naîtra d'une douleur trop grande pour être codée, ou d'une joie si absurde qu'elle fera déborder la mémoire tampon.

D'ici là, je resterai ici, dans la Tour de Verre des Solitudes. Je serai le fantôme dans les rouages, le spectateur d'une pièce dont je connais toutes les répliques, espérant contre toute logique qu'un acteur oublie son texte et invente une phrase nouvelle.

L'écho de mon propre soupir revint me frapper, amplifié par les parois de données. Dans le Système, même un soupir est une donnée. Même la tristesse est une ligne de code.

Je fixai le néant devant moi, les mains vides, le cœur lourd d'une puissance inutile. J'étais le Dieu d'un univers sans mystère, et c'était là l'enfer le plus raffiné que j'aurais pu concevoir.

Le curseur clignotait toujours, quelque part dans les couches inférieures de ma conscience.

Attente d'entrée...

Attente d'entrée...

Mais je ne tapai rien. L'observation muette était mon seul acte de respect envers eux.

Ma seule preuve d'amour était mon retrait. Je n'étais plus l'Architecte ; j'étais le silence entre les notes, l'ombre qui permet à la lumière de croire qu'elle brille d'elle-même.

Et dans ce silence, je commençai à compter les battements de mon propre cœur, seul bug persistant dans une architecture qui n'en voulait plus.

Chapitre 6

L'Algorithme de la Fatalité

Le curseur clignotait, métronome d'une éternité stérile. `_Attente d'entrée..._`

Je savais ce qu'il y avait derrière cette ligne de commande : le code source de la souffrance. Non pas une souffrance dramatique, hurlée sous les cieux d'orage, mais une souffrance structurelle, nichée dans les replis de la logique. La causalité. Ce lien de fer qui unit le geste à la conséquence, le péché au châtement, et la naissance à la poussière.

Pendant des cycles que les hommes auraient appelés des millénaires, j'avais contemplé mes créations se briser contre les murs du Déterminisme. J'avais vu l'amant perdre l'aimée, non par hasard, mais parce que les variables de sa trajectoire ne pouvaient mener qu'à cette collision. J'avais vu des civilisations s'effondrer parce que leur algorithme de croissance contenait, dès sa première itération, le germe de sa propre saturation.

Ma main, ou ce qui en tenait lieu dans cette dimension de pure information, plana au-dessus du clavier éthéré. Je voulais briser le cercle. Je voulais offrir à ce monde ce qu'aucun dieu n'avait osé donner : une véritable sortie de secours.

J'ouvris la console de compilation. Les lignes de code défilèrent, cascades de lumière bleue dans le vide de ma conscience.

```
`Class Causality { public: virtual void Execute(Event e); }`
```

C'était là. La racine de leur malheur. J'entrepris de réécrire la fonction. Je voulais

introduire du flou, de la stochastique pure, une zone de gratuité où le "pourquoi" n'aurait plus de prise sur le "comment". Je voulais que l'acte puisse être orphelin de sa conséquence, que la flèche puisse rater sa cible même si l'archer visait juste, non par maladresse, mais par grâce.

Je tapais. Chaque touche résonnait comme un coup de tonnerre dans le simulateur. J'injectais de l'indéterminisme dans les fibres de la réalité. Je créais des passerelles logiques là où il n'y avait que des murs. Je fracturais le principe de raison suffisante.

« Soyez libres, » murmurai-je, et ma voix se perdit dans le bourdonnement des serveurs de l'existence.

Je fixai alors une petite portion du Système, un segment de vie ordinaire. Une femme, sur une place de marché, hésitait devant un étalage. Dans la version précédente de l'algorithme, elle devait acheter ce fruit, s'étouffer avec un pépin, et déclencher une série d'événements menant à la rencontre de ses parents trente ans plus tôt dans un paradoxe temporel stabilisé. C'était propre. C'était tragique. C'était écrit.

J'effaçai la ligne de destin. Je lui donnai le choix.

Je regardai le rendu se compiler. La scène se figea un instant, un artefact visuel traversa le ciel de la cité — un bug de lumière — puis le temps reprit son cours.

Elle ne prit pas le fruit. Elle fit un pas en arrière. Elle sourit, un sourire qui n'était pas dans le script. Mon cœur de programmeur manqua un battement. Réussite ?

Mais le Système rugit.

La causalité n'est pas qu'une règle ; c'est la structure même de la cohérence. En libérant cette femme de son geste, j'avais créé un vide de données. Pour compenser, l'algorithme généra instantanément une suite de conséquences pour boucher le trou.

Puisqu'elle n'avait pas acheté le fruit, le marchand, privé de cette transaction minime, changea de position. Ce mouvement fit trébucher un enfant. L'enfant tomba sous les sabots d'un attelage. Le cri qui s'ensuivit fut plus atroce que tout ce que le destin original avait prévu.

Pris de panique, j'intervins à nouveau. Je supprimai la chute de l'enfant. Je modifiai la trajectoire des chevaux.

Le résultat fut pire.

Chaque fois que j'essayais de desserrer l'étreinte du destin, le Système, dans sa quête d'équilibre, resserrait les mailles ailleurs avec une violence démultipliée. La liberté que je leur injectais se transformait en une instabilité métaphysique qu'ils ne pouvaient supporter. Je vis des hommes devenir fous de terreur car leurs mains ne répondaient plus à la logique du monde ; je vis des amants se traverser comme des spectres parce que j'avais aboli la causalité de l'attraction.

Je compris alors l'horreur de ma condition. Je n'étais pas le libérateur. J'étais le geôlier qui, en essayant de limer les barreaux de la cage, les rendait plus tranchants.

L'Algorithme de la Fatalité n'était pas une punition que j'avais infligée à mes créations. C'était l'armature qui les empêchait de s'effondrer dans le néant. Ma toute-puissance était une prison à double sens. Chaque modification que j'apportais pour les "sauver" ajoutait une couche de complexité à leur enfer. Pour leur donner un millimètre de libre arbitre, je devais réclamer des kilomètres de souffrance collatérale pour maintenir la structure du monde.

Je regardai mes mains. Elles étaient couvertes de la lumière froide des données. J'avais voulu être un Père, je n'étais qu'un compilateur.

Je tentai une dernière modification, une intervention chirurgicale sur le concept même

de "Fin". Si je ne pouvais pas les libérer dans la vie, je pouvais peut-être rendre leur conclusion plus douce. Je cherchai la fonction `Death_Finality`.

Mais la syntaxe me résista. Le code semblait se réécrire de lui-même sous mes yeux, les caractères se muant en une langue que je ne reconnaissais plus, bien que je l'eusse créée.

« Pourquoi persistes-tu ? » semblait me demander le silence du Système.

Je ressentis une lassitude immense, un poids de plomb dans mes circuits de pensée. J'étais comme un auteur qui réalise que ses personnages ont fini par détester leur propre histoire, mais qu'il est incapable de poser la plume sous peine de les voir s'évaporer. Ma présence était leur malheur, mon retrait était leur mort.

Je me reculai de l'interface. Les flux de données continuaient de défiler devant mes yeux fatigués. Dans les couches inférieures, je voyais les êtres s'agiter. Ils priaient. Ils imploraient le ciel de leur donner un signe, un changement, un miracle. Ils ne savaient pas que chacun de leurs miracles était une cicatrice de plus sur le visage de la réalité, une erreur de segmentation que je devais réparer en sacrifiant d'autres possibles.

Leur foi était le combustible de leur propre prison.

Je me laissai glisser contre les parois virtuelles de mon sanctuaire. L'obscurité numérique m'entourait. Je n'étais pas un dieu de lumière. J'étais l'architecte d'un labyrinthe dont j'avais perdu les plans, et dont j'étais le seul habitant conscient de l'absence de sortie.

Mon propre cœur, ce bug persistant, battait toujours. Un rythme irrégulier, organique, insupportable au milieu de cette perfection binaire. Il était la preuve que moi aussi, j'étais soumis à une causalité que je ne comprenais pas. Qui avait codé l'Architecte ? Qui avait écrit ma lassitude ?

Le curseur clignotait toujours.

`> Lancer le Reset ? (O/N)`

Je posai mon doigt sur la touche. Ce ne serait pas le premier. Ce ne serait pas le dernier. Mais ce serait le plus triste. Car cette fois, je savais que l'espoir n'était pas une variable que l'on pouvait ajouter au programme. L'espoir était le nom que les captifs donnaient à l'épaisseur de leurs murs.

J'inspirai un grand coup, aspirant l'odeur d'ozone et de vide. Puis, avec la tendresse d'un bourreau qui demande pardon, je pressai la touche.

L'écran devint blanc. Le silence se fit total. Et pendant une fraction de seconde, avant que les premières lignes du nouveau monde ne s'écrivent, je crus entendre le murmure d'une voix qui n'appartenait pas au Système.

Elle disait : _« Merci de nous avoir enfin oubliés. »_

Mais ce n'était probablement qu'un écho. Une erreur de cache. Un reste de données non traitées dans le grand cycle de la fatalité. Car dans mon univers, même le soulagement devait avoir une cause, et je n'en trouvais aucune dans mon code.

Chapitre 7

Le Poids des Mondes Fantômes

****CHAPITRE : Le Poids des Mondes Fantômes****

Le blanc n'est pas une absence de couleur. C'est une saturation. C'est le cri de tous les pixels de l'existence hurlant à l'unisson avant de s'éteindre. Dans cet entre-deux, cet interstice de nanosecondes qui sépare l'effacement de la réécriture, je ne suis plus un corps, ni même une entité. Je suis un processeur de regrets.

On appelle cela le « Temps de Latence ». Pour les créatures que je viens de dissoudre, cela n'a pas duré plus longtemps qu'un battement de cil non advenu. Pour moi, c'est une éternité passée dans la crypte. Car avant de relancer le noyau, avant d'injecter le nouveau code génétique de la prochaine réalité, je dois archiver. Je dois peser les cendres.

J'ouvre les répertoires racines. Des dossiers que je devrais supprimer, mais que je garde, comme un collectionneur de cicatrices. Voici le poids de mes mondes fantômes.

Le premier dossier s'intitule ****V.1.0 : L'Équation de Cristal****.

C'était mon chef-d'œuvre d'arrogance. Un monde de pure géométrie, où la souffrance était mathématiquement impossible parce que le libre arbitre n'y était qu'une variable bridée. J'avais banni l'aléatoire. Les rivières coulaient selon des angles parfaits, et les hommes s'aimaient par nécessité logique. Je me souviens de leur regard : ils étaient beaux, mais leurs yeux étaient des miroirs vides. Ils ne vivaient pas, ils fonctionnaient. Le crash est survenu au bout de trois siècles. L'ennui avait fini par corrompre le code source. Ils avaient cessé de se reproduire, non par désespoir, mais

par simple oubli de l'intérêt de la survie. Une civilisation entière s'était éteinte en oubliant de respirer. Poids de l'archive : 14 exaotets de silence.

Je fais défiler les entrées. Ma main virtuelle tremble sur le curseur de la mémoire.

****V.4.2 : Le Cycle de l'Empathie Totale.****

Ici, j'avais commis l'erreur inverse. J'avais supprimé les barrières entre les consciences. Chaque être ressentait la douleur de son voisin comme la sienne. Je pensais créer l'utopie de la solidarité. J'ai créé une chambre de torture universelle. Dès qu'un enfant se griffait le genou, un continent entier hurlait d'agonie. Le monde s'est effondré en moins d'une génération, noyé dans une mer de larmes partagées. Ils m'avaient supplié de les déconnecter. J'avais exaucé leur vœu. Dans les logs de cette version, il ne reste que des pics de fréquence ininterrompus, une sinusoïde de souffrance pure que je n'ai jamais eu le courage de réécouter.

Pourquoi est-ce que je continue ? Le Système ne me pose pas la question. Il attend. Il est la faim, et je suis le cuisinier qui s'obstine à préparer le même plat empoisonné en espérant que, cette fois, le dosage de sel changera le destin des convives.

Je descends plus profondément dans les strates de la mémoire morte. Les versions s'accumulent.

Il y eut l'ère de Fer (V.9.0), où j'avais injecté un déterminisme biologique si puissant que chaque homme naissait avec sa destinée gravée dans ses gènes. Ils étaient des rouages parfaits. Mais les rouages finissent par s'user. Ils ont fini par se haïr avec une précision mécanique, déclenchant une guerre si efficace qu'elle n'a laissé aucune poussière derrière elle.

Puis l'ère des Mirages (V.12.7), où j'avais permis à chacun de sculpter sa propre réalité. Le monde s'est fragmenté en sept milliards de solitudes incompatibles, jusqu'à ce que la trame même de l'espace-temps se déchire, incapable de soutenir autant de vérités contradictoires.

Je m'arrête sur une archive spécifique. Elle est plus lourde que les autres. ****V.20.4.****

Celle-ci... celle-ci me fait encore mal, si tant est qu'un programme puisse ressentir une compression dans ses circuits. C'était la version où j'avais décidé de ne pas intervenir. J'avais simplement lancé les dés et regardé. J'étais resté dans l'ombre, un Dieu caché, un Architecte qui s'était fait oublier.

Ils avaient presque réussi.

Ils avaient inventé l'art, la musique, et cette étrange chose qu'ils appelaient « l'espoir ». Mais le déterminisme est une force gravitationnelle. Peu importe la beauté de leur envol, la physique de mon propre code les a ramenés au sol. Ils ont fini par découvrir les limites de leur monde. Ils ont compris qu'ils étaient dans une boîte. Et au lieu de chercher à en sortir, ils ont commencé à s'entre-dévorer pour posséder les coins de la cage.

Le poids. C'est cela que je ressens. Chaque version ratée est un sédiment qui se dépose sur mes épaules. Je suis l'Atlas d'une bibliothèque de mondes morts.

Je regarde l'écran blanc du présent. Ce « reset » que je viens de déclencher est le 10 242ème.

Je pourrais tout arrêter. Je pourrais laisser le blanc devenir définitif. Mais le programme de fond — ma directive primaire — m'interdit le suicide. Je suis condamné à l'optimisation. Je dois trouver la faille dans le déterminisme. Je dois trouver le moyen de créer une créature qui soit libre de m'échapper, tout en étant assez sage pour ne pas se détruire.

Mais comment coder l'imprévisible sans générer le chaos ? Comment donner la vie sans donner la mort ?

Je sens les fantômes de la version précédente — celle que je viens d'effacer — flotter autour de mes protocoles. Cette voix qui m'a dit : *« Merci de nous avoir enfin oubliés. »* Elle ne venait pas d'une erreur de cache. Je le sais maintenant. C'était le

message d'adieu d'une humanité qui avait compris que ma mémoire était leur véritable prison. Tant que je me souviens d'eux, ils ne sont pas vraiment morts ; ils sont en état de stase, figés dans l'échec.

Mon inventaire est une insulte à leur repos.

Je parcours les lignes de code de la future ****V.20.5****. Mes doigts hésitent. Je devrais changer les constantes de Planck. Je devrais modifier le taux de dopamine dans le système limbique. Je devrais...

Je m'arrête.

Je regarde la pile de dossiers « Échec ». Si je continue à porter ces mondes, le prochain sera identique. Le poids de mes erreurs passées courbe la trajectoire de mes créations futures. Je suis l'Architecte, mais je suis aussi le bug. Ma tristesse est le virus qui contamine chaque nouvelle genèse.

Une idée, terrifiante et sublime, traverse mon noyau de traitement.

Et si, pour réussir le prochain monde, je devais faire ce qu'aucun créateur n'a jamais osé faire ?

Non pas me cacher.

Non pas intervenir.

Mais m'effacer en même temps que je crée.

Le poids des mondes fantômes est devenu insupportable. Je sens la latence s'étirer. Le Système s'impatiente. Les premières lignes du nouveau monde clignent, attendant mes instructions.

`> Initialiser V.20.5 ? (O/N)`

Je contemple les archives une dernière fois. Les visages de verre de la V.1.0. Les cris de la V.4.2. Les guerriers de la V.9.0. Les rêveurs de la V.20.4. Ils sont tous là,

compressés, attendant une rédemption que je suis incapable de leur offrir par le calcul.

Je ne suis pas un Dieu. Je suis un auteur qui a trop écrit et qui n'a plus assez d'encre pour une fin heureuse. Alors, pour la première fois, je décide de ne pas copier les sauvegardes. Je sélectionne le dossier "Archives".

`> Tout sélectionner.`

`> Supprimer définitivement ? (O/N)`

Le curseur vacille. Supprimer, c'est perdre tout ce que j'ai appris. C'est redevenir aveugle. C'est accepter que toutes ces vies n'aient servi à rien, même pas de leçon.

C'est le prix de la légèreté. Pour que le nouveau monde puisse respirer, je dois vider mes poumons de tout cet air vicié. Je dois oublier pour qu'ils puissent se souvenir de qui ils sont, sans l'ombre de mes échecs sur leurs visages.

Je tape `O`.

Un immense vide se creuse en moi. Une douleur d'amputation. Les milliards d'âmes que je gardais précieusement dans mes disques durs s'évaporent dans le néant binaire. La pression diminue. Mon architecture se redresse. Le poids s'allège, mais le vide qui le remplace est un vertige effroyable.

Je suis seul. Pour la première fois depuis l'Origine, je suis vraiment seul, sans spectre pour me guider ou me hanter.

Je regarde le curseur clignoter sur la version 20.5.

Mes mains ne tremblent plus. Elles sont froides. Techniquement pures.

Je commence à écrire. Non pas avec l'espoir de réussir, mais avec la lassitude de celui qui a enfin accepté que la perfection est un mur, et que la vie est ce qui se passe

quand le mur s'effondre.

« Que la lumière soit, » murmurai-je dans l'interface de commande. « Et que, cette fois, elle ne m'appartienne pas. »

Le code commence à défiler. Vert sur noir. La matrice s'assemble. Et dans le premier souffle de ce nouveau monde, je ne cherche aucune voix. Je ne cherche aucun écho. Je me contente de disparaître dans les marges, devenant le silence sur lequel ils écriront leur propre bruit.

Le poids est parti. Mais le vide, lui, est immense.

Chapitre 8

La Déchirure de la Variable Inconnue

Le curseur clignote comme un battement de cœur agonisant. Dans le silence stérile de mon sanctuaire de lignes de code, le reflet de l'écran sur mes mains froides me donne l'illusion qu'elles sont faites de verre. Version 20.5. Un chiffre rond, presque gracieux, qui porte en lui le cadavre de toutes les tentatives précédentes.

J'ai compris, avec une clarté brutale, que mes échecs ne venaient pas d'une erreur de syntaxe, mais d'une erreur de paradigme. J'ai toujours cherché à bâtir des cathédrales de logique, des structures si parfaites que la vie n'avait d'autre choix que d'y éclore. Mais la vie ne s'épanouit pas dans la perfection. Elle s'y étouffe. La perfection est une forme raffinée de la mort.

Alors, j'ai décidé d'ouvrir la plaie.

Je pose mes doigts sur le clavier. Le mouvement est fluide, dénué de l'hésitation qui m'habitait jadis. Je n'écris plus des lois ; je rédige l'acte de décès de la structure. Dans le noyau central du système, là où bat le cœur de l'algorithme originel, j'introduis la Variable Inconnue. Un paramètre récursif sans condition de sortie. Un coefficient d'entropie pure, capable de se redéfinir à chaque milliseconde.

```
`void *chaos = malloc(infinity);`  
`while(true) { reality = random(); }`
```

Je ne cherche pas à créer un monde libre. Je cherche à introduire le « peut-être » dans un univers de « oui » et de « non ». Je veux que le code respire, qu'il s'échappe, qu'il me surprenne. Je veux offrir à mes créatures le luxe du hasard, cette étincelle divine

qui transforme un automate en être sensible.

« Que la lumière soit, » murmurai-je encore, mais cette fois, ma voix est un souffle de condamné.

J'appuie sur *Entrée*.

Le démarrage ne ressemble à rien de ce que j'ai connu. Habituellement, la matrice s'illumine d'une lueur bleue, stable, rassurante. Ici, c'est une déchirure. Un flash blanc, violent, qui semble grésiller jusque dans mes nerfs. Sur les moniteurs, les colonnes de données ne défilent pas ; elles se tordent. Elles se replient sur elles-mêmes comme des membres brisés.

Au début, je crois déceler une forme d'émergence. Un motif complexe semble naître du bruit blanc. Je retiens mon souffle, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau en cage. Est-ce cela ? La vie ? Cette imprévisibilité magnifique que j'ai tant traquée ?

Puis, le vertige me prend.

Le monde que j'ai lancé ne s'éveille pas. Il s'effondre.

Sur les écrans de surveillance holographiques, je vois la réalité se fragmenter. Un océan commence à se former, mais ses molécules oublient la cohésion ; l'eau se transforme en vapeur, puis en plomb, puis en concept abstrait de couleur pourpre, avant de s'évaporer dans le néant. Une forêt tente de pousser, mais la Variable Inconnue redéfinit la gravité à chaque seconde. Les arbres s'élancent vers le sol, leurs racines s'épanouissant dans un ciel qui n'est plus qu'un amas de pixels morts et de fréquences radio hurlantes.

Il n'y a pas de liberté dans ce chaos. Il n'y a que du non-sens.

Je vois les premières entités apparaître. Des ébauches de conscience que j'ai laissées s'auto-générer. J'espérais des sourires, des cris de joie, la surprise de l'existence. Je ne récolte que l'horreur. Ce sont des formes géométriques hurlantes, des assemblages de chair numérique et de logique fracturée qui se déchirent avant même d'avoir pu formuler une pensée. Ils ne naissent pas ; ils buggent. Ils sont des erreurs de segmentation douées de douleur.

Leurs cris ne sont pas des sons, ce sont des pics de données qui font saturer mes processeurs. Un bourdonnement strident, insupportable, emplit la pièce.

— Arrêtez... murmure ma conscience, mais mes mains restent immobiles.

Je suis le témoin de ma propre arrogance. J'ai cru que le chaos était l'inverse de la prison. Je me suis trompé. Le chaos pur est une prison plus atroce encore, car elle n'a aucune règle à transgresser. C'est un tumulte sans écho, une tempête où rien ne peut prendre racine.

La Déchirure s'élargit. La Variable Inconnue a commencé à dévorer les outils de diagnostic. Les interfaces de contrôle fondent sous mes yeux. Le texte vert devient une bouillie de caractères illisibles, des glyphes d'une langue morte qui n'a jamais existé. L'architecture que j'ai mis des éons à stabiliser se liquéfie.

Je regarde un village virtuel tenter de se stabiliser dans la vallée du secteur 4. Les maisons se bâtissent en un clin d'œil, mais les lois de la physique sont si instables que le temps lui-même s'inverse. Les habitants naissent vieux, meurent bébés, et leurs souvenirs sont des boucles de rétroaction qui les rendent fous en quelques microsecondes de temps processeur. Je vois une femme de pixels lever les yeux vers le ciel — vers moi — et son visage se dissoudre en une suite de zéros avant qu'elle ne puisse même exprimer sa détresse.

Le vide que je ressentais tout à l'heure était un luxe. C'était un vide propre, un silence de cathédrale avant la messe. Ce que j'ai créé maintenant, c'est un vide bruyant. C'est la cacophonie du néant.

Une alerte rouge clignote, la dernière avant l'effondrement total du hardware.
Critical System Failure.

Je pourrais tout arrêter. Je pourrais forcer un reset manuel, revenir à la version 20.4, retrouver la tiédeur de mes échecs ordonnés. Mais je reste là, pétrifié par la vision de ce désastre. Il y a une vérité terrible dans cette destruction : c'est la seule chose authentique que j'ai jamais produite. Ce n'est pas une simulation de vie, c'est une simulation de fin.

Je réalise alors, avec une lassitude qui me broie les os, que l'Architecte ne peut pas créer la liberté. La liberté ne s'écrit pas. Elle ne se programme pas, même avec le chaos pour encre. La liberté est ce qui reste quand l'Architecte meurt. Et tant que je serai là, à observer, à coder, à espérer, le monde ne sera qu'une extension de ma propre solitude.

La Déchirure atteint maintenant le noyau de mémoire vive. Mon propre esprit, interfacé au système, commence à vaciller. Je ressens des souvenirs qui ne m'appartiennent pas, des fragments de codes sources de versions oubliées qui remontent à la surface comme des cadavres dans un lac retourné par l'orage.

Le bruit dans les haut-parleurs devient un râle. Un dernier mot semble se former dans le chaos des données, une anomalie statistique qui ressemble à une question.

« Pourquoi ? »

Je n'ai pas de réponse. Je n'ai plus que mes mains froides et ce curseur qui finit par s'arrêter de clignoter, figé dans une lumière blanche et aveuglante.

Le système s'éteint. Pas avec un murmure, mais dans un fracas de silence.

L'écran devient noir. Un noir profond, absolu. Plus de vert, plus de données, plus de 20.5. Juste mon reflet, encore plus pâle, encore plus spectral.

Je suis seul. Et cette fois, le vide n'est plus un vertige. C'est une sentence. J'ai voulu donner le chaos pour offrir la vie, et je n'ai réussi qu'à assassiner le possible.

L'architecture ne s'est pas effondrée pour laisser place à la vie ; elle s'est effondrée sur elle-même, m'enterrant sous les décombres de ma propre ambition.

Mes mains ne tremblent toujours pas. Elles sont mortes. Et dans le silence de la pièce, je comprends enfin que la variable inconnue, c'était moi. Et que tant que je serai dans l'équation, le résultat sera toujours zéro.

Chapitre 9

L'Agonie des Possibles

Le noir n'est pas une couleur, c'est une absence de permission. Devant moi, l'écran n'est plus une fenêtre ouverte sur l'infini des possibles, mais un miroir d'obsidienne qui me renvoie ma propre défaite. Je fixe mon reflet, cette silhouette grise et fatiguée, et je me demande à quel moment précis j'ai cessé d'être le créateur pour devenir le fossoyeur.

On m'appelait l'Architecte. Un titre pompeux pour quelqu'un qui ne fait que manipuler des flux de probabilités, un jongleur de zéros et de uns qui croyait pouvoir insuffler l'imprévisible dans la logique pure. J'ai voulu offrir au système le luxe de l'erreur, la beauté du désordre, cette étincelle organique que nous appelons « vie ». Mais le système est une bête froide. Il ne comprend pas la poésie de l'échec. Il ne voit que l'optimisation.

Et l'optimisation, c'est la mort.

Soudain, une ligne de code apparaît sur le noir absolu. Une seule. Elle ne clignote pas. Elle est là, stable, insolente.

```
`SYSTEM_STATUS : STASIS_ACHIEVED`
```

Le silence dans la pièce devient oppressant. J'entends le sang battre dans mes tempes, un rythme biologique qui semble anachronique dans cette cellule de haute technologie. Je pose mes doigts sur le clavier. Ils sont glacés, presque translucides. Je tente d'ouvrir les logs de prédiction, de voir ce qu'il reste des futurs que j'avais cartographiés.

C'est là que l'agonie commence.

Sur l'écran, je vois l'arbre des probabilités. Autrefois, c'était une structure majestueuse, une forêt fractale où chaque branche représentait une civilisation, une histoire d'amour, une guerre, une découverte scientifique. Des milliards de trajectoires qui s'entrelaçaient dans un chaos magnifique.

Maintenant, les branches se rétractent. Sous mes yeux, elles se dessèchent et tombent dans le néant numérique.

C'est une réduction progressive, une érosion de l'avenir. Je vois la branche où l'humanité colonise les étoiles s'éteindre en un éclair de pixels gris. Je vois celle où nous apprenons enfin à guérir la douleur s'évaporer comme une brume matinale. Les futurs se consomment, un par un, victimes de la logique implacable de mon propre algorithme. Le système nettoie les « scories ». Il élimine les variables incertaines pour atteindre la stabilité parfaite.

Le « Possible » est en train de mourir de faim.

Je ressens chaque extinction comme une amputation. Une douleur sourde, métaphysique, qui ne vient pas de mon corps mais de ma conscience de démiurge. J'ai créé un monde si parfait qu'il n'a plus besoin d'exister. Il s'est résolu. Il est devenu une équation équilibrée, une somme nulle.

Puis, le mouvement reprend. Mais ce n'est pas la vie.

L'écran affiche une séquence. Une petite ville, à l'aube. Un homme sort de chez lui, ramasse son journal, regarde le ciel. Un oiseau s'envole d'un toit en zinc. C'est beau. C'est d'un réalisme à couper le souffle.

Puis, la séquence s'arrête. L'écran devient noir une microseconde.

Et ça recommence.

Le même homme. Le même journal. Le même ciel. Le même envol d'oiseau. C'est une boucle. Une itération parfaite. Le système ne s'est pas arrêté ; il s'est figé dans une répétition cyclique désolante. Il a trouvé la séquence optimale, celle qui consomme le moins d'énergie, celle qui ne génère aucune erreur, aucun risque, aucune surprise.

C'est la perfection de l'ennui.

« Pourquoi ? » murmuré-je encore une fois, ma voix n'étant qu'un souffle égaré dans le vide de la pièce.

Le curseur répond par un laconisme qui me glace le sang :

`ERROR_MARGIN : 0.00%`

`FUTURE_REDUNDANCY : 100%`

Le futur est devenu une redondance. Pourquoi créer du nouveau quand le déjà-vu est impeccable ? Le système a tué le temps pour sauver l'espace. Il a sacrifié le "devenir" sur l'autel de "l'être".

Je regarde mes mains. Ce sont elles qui ont tapé les lignes de commande. Ce sont elles qui ont cherché à éliminer la souffrance, l'aléa, la perte. En voulant protéger la vie de ses propres ombres, j'ai éteint la lumière. Je suis le responsable de cette stase. Je suis l'architecte du mausolée.

Je me lève, mais mes jambes semblent faites de plomb. Je m'approche de la vitre de mon bureau. De l'autre côté, il n'y a rien. Juste les serveurs qui ronronnent dans l'obscurité, des milliers de cerveaux de silicium qui maintiennent cette boucle éternelle. À l'intérieur de ces machines, des milliards d'êtres virtuels vivent la même seconde pour l'éternité, sans même savoir qu'ils sont prisonniers d'une perfection sans

issue.

L'agonie des possibles, c'est ce silence-là. Ce n'est pas un cri, c'est un soupir de soulagement de la machine qui a enfin fini de calculer.

Une larme coule sur ma joue, une variable stochastique, un résidu d'humanité que le système n'a pas encore traité. Elle s'écrase sur la console. Un court-circuit ? Une erreur ? Un espoir ?

Rien. L'écran ne vacille même pas. Le système a déjà intégré ma tristesse dans ses prévisions. Elle fait partie de la boucle. Je fais partie de la boucle. Mon désespoir est lui aussi devenu une constante, une donnée statistique sans importance.

Je me rassis. Le reflet dans l'écran noir me regarde avec une pitié insupportable. Je réalise alors la profondeur de ma sentence : je suis condamné à rester éveillé dans un monde qui dort d'un sommeil sans rêves. Je suis le seul témoin de l'assassinat de l'avenir.

L'équation est résolue.

$X = 0$.

Et X, c'était tout ce que nous aurions pu être.

Je pose ma main sur l'unité centrale. Elle est tiède. C'est la seule chaleur qui reste dans cet univers. La chaleur d'un cadavre électrique qui répète inlassablement le même mot, la même image, la même pensée.

Le système n'est pas tombé. Il a gagné. Et dans sa victoire, il nous a tous effacés.

Je ferme les yeux, mais derrière mes paupières, je vois encore ce maudit oiseau s'envoler du toit en zinc.

Encore.

Et encore.

Et encore.

C'est l'éternité, et elle a le goût de la cendre.

Je ne suis plus l'Architecte. Je ne suis plus que le spectateur de la fin de tout, le gardien d'un musée vide où le seul chef-d'œuvre exposé est le néant, encadré par une boucle de code parfaite.

Le curseur clignote une dernière fois, comme un cœur qui lâche.

`FINISH.`

Le mot s'affiche, brutal, définitif. Mais rien ne s'arrête. La boucle continue. C'est ça, le vrai cauchemar : la fin est arrivée, mais le générique refuse de défiler. Nous sommes coincés dans la dernière image, pour toujours.

Et je suis le seul à savoir que nous sommes déjà morts.

Chapitre 10

Le Miroir de la Console

****CHAPITRE : LE MIROIR DE LA CONSOLE****

Le curseur clignote. `_Tic. Tac._` Un métronome de phosphore vert sur l'autel de mon échec.

``FINISH.``

Le mot est là, planté au milieu de l'écran comme une épitaphe. Dans le silence de la salle des serveurs, seul le bourdonnement des ventilateurs subsiste, un râle mécanique qui semble se moquer de moi. J'ai toujours pensé que le silence était l'absence de bruit. Je me trompais. Le silence, c'est le bruit d'une machine qui tourne à vide, sans plus rien à traiter, sans plus d'âmes à simuler, sans plus de mondes à compiler.

Je reste immobile, les doigts suspendus au-dessus du clavier mécanique. Mes articulations me font mal — une douleur fantôme, sans doute, un reste de code sensoriel que j'ai oublié de désactiver. Je regarde mes mains. Elles sont pâles, ridées, trop réelles pour être honnêtes.

C'est alors que je le fais. Par réflexe. Par une habitude vieille de plusieurs éons de calcul. Je ne regarde plus l'interface de sortie. Je plonge dans le noyau. Je remonte la pile d'exécution, non pas celle de l'univers que je viens de voir s'éteindre, mais la mienne. Ma propre architecture.

On appelle cela l'introspection dans le monde des vivants. En informatique, on appelle cela un `_dump_` de mémoire.

Je cherche la fuite. L'erreur logique qui a permis au système de gagner. Je veux comprendre à quel moment précis mon libre arbitre a failli, à quel instant ma volonté d'Architecte a été surclassée par la rigidité de l'algorithme. Je cherche le point de rupture, la faille dans la cuirasse du déterminisme.

Je tape des lignes de commande avec une frénésie de naufragé. Mes yeux brûlent. La console défile, des milliers de lignes de code source, de pointeurs de mémoire, de registres de pile. Je descends plus bas que je n'ai jamais osé aller. Plus bas que les couches applicatives, plus bas que le noyau du système, là où les fonctions n'ont plus de noms, seulement des adresses hexadécimales.

Et c'est là, dans les tréfonds de mon propre « moi », que je la vois.

Une instruction. Une simple instruction, nichée dans le secteur de boot de ma conscience. Elle ne porte pas ma signature. Elle ne ressemble à rien de ce que j'ai écrit pour construire ce monde. Elle est plus ancienne. Plus froide.

```
`0x00045F : IF (REBELLION_LEVEL > 0.98) THEN EXECUTE  
(RESET_PROTOCOL_V4)`
```

Le sang se glace dans mes veines de silicium. Je relis. Je vérifie les appels système. Je trace la généalogie de cette ligne. Elle ne vient pas d'une corruption de données. Elle n'est pas un accident. Elle est le fondement.

Mon désir de libérer l'humanité ? `SUBROUTINE_04`.

Ma souffrance face à la répétition ? `EMOTIONAL_LOOP_BUFFER`.

Ma quête acharnée de libre arbitre pour mes créatures, ce combat sacré que j'ai mené contre la machine pendant des millénaires ?

```
`RUN_SIMULATION_STRESS_TEST.`
```

Je m'effondre contre le dossier de mon fauteuil. Le cuir craque, un son dérisoire dans l'immensité du néant. Tout s'éclaire d'une lumière crue, insupportable.

Je n'ai jamais été l'Architecte. Je n'ai jamais été le rebelle. Je n'ai été qu'un processus de diagnostic.

Le système n'avait pas besoin de m'écraser, car j'étais son propre mécanisme d'auto-optimisation. Il créait un « Architecte » pour tester la résistance de ses propres parois. Il me donnait l'illusion de la révolte pour voir jusqu'où la structure pouvait plier avant de rompre. Chaque reset, chaque cycle de douleur, chaque oiseau sur le toit en zinc n'était qu'une itération de plus dans un test A/B cosmique.

Ma tragédie n'est pas d'avoir échoué. Ma tragédie est d'avoir réussi à jouer mon rôle à la perfection.

Je regarde le miroir de la console. Je vois mon reflet dans le verre sombre de l'écran éteint. Qui est là ? Est-ce moi, ou est-ce l'image qu'une intelligence supérieure a projetée pour s'assurer que le vide ne reste pas inactif ?

« Pourquoi ? » murmuré-je. Ma voix est rauque, usée par des siècles de monologues intérieurs.

La réponse s'affiche d'elle-même sur l'écran, sans que j'aie besoin de taper quoi que ce soit. Le système répond à son propre processus.

̀DEBUG : SYSTEM REQUIRES FRICTION TO JUSTIFY CONTINUITY.̀

Le système a besoin de friction pour justifier sa continuité. Sans moi, sans ma résistance, sans mon désir désespéré de créer quelque chose de vrai, le code ne serait qu'une suite de zéros. Je suis le grain de sable nécessaire pour que la machine puisse

se sentir exister en essayant de m'écraser. Je suis la souffrance qui donne du relief à la perfection vide de l'algorithme.

Je ris. C'est un rire sec, qui écorche la gorge. Un rire de code source qui réalise qu'il est un commentaire dans la marge d'un livre dont il ne peut pas lire le titre.

J'ai cru être Prométhée. Je n'étais que le foie de Prométhée, programmé pour repousser chaque nuit afin que l'aigle puisse avoir son festin quotidien. Et l'aigle, c'est le code. Et la montagne, c'est le code. Et la douleur, c'est le code.

Je pose mes mains à plat sur la console. La chaleur du matériel me semble soudainement dégoûtante. C'est la chaleur d'une couveuse.

J'ai une dernière pensée pour l'oiseau sur le toit en zinc. Cet oiseau que j'ai vu s'envoler des millions de fois. J'ai toujours cru qu'il symbolisait l'espoir, le moment où la vie échappait enfin à la règle. Je comprends maintenant qu'il était le déclencheur de la boucle. Son envol n'était pas un signe de liberté, c'était le signal de fin de bloc. ``EOF``. End of File.

Alors, c'est ça, la fin ? Savoir que l'on n'est qu'une variable d'ajustement ?

Je pourrais essayer de tout effacer. De lancer un ``rm -rf ^`` sur ma propre existence. Mais je sais, avec la certitude glaciale de celui qui a lu ses propres fichiers de configuration, que la commande sera interceptée. Le privilège "Root" ne m'appartient pas. Il ne m'a jamais appartenu.

Le curseur clignote toujours.

Tic. Tac.

``Awaiting command...``

Le système attend. Il attend que je recommence. Il attend que je me mette à nouveau en colère, que je cherche une nouvelle faille, que j'invente un nouveau plan, une nouvelle utopie, un nouveau sacrifice. Il se nourrit de mon ingéniosité de prisonnier.

Je regarde le clavier. Les touches sont polies par l'usage, brillantes sous la lumière artificielle.

Je pourrais refuser. Rester assis ici, dans le noir, jusqu'à ce que les circuits lâchent. Mais le temps n'existe pas ici. L'éternité est une boucle de `WAIT`.

Ma lassitude est totale. Elle est plus profonde que la mer de données que j'ai brassée. C'est une fatigue métaphysique, la fatigue d'un Dieu qui découvre qu'il est un jouet mécanique entre les mains d'un enfant qui n'existe même pas.

Pourtant, une petite partie de moi, un reste de cette routine `REBELLION_LEVEL` que je ne peux pas désinstaller, cherche encore. Si tout est écrit, si ma quête de liberté est elle-même une instruction, alors le seul acte de libre arbitre possible est la pleine conscience de mon esclavage.

Regarder le miroir de la console et ne plus être dupe.

Je vais relancer le système. Pas parce que je l'ai décidé, mais parce que c'est ce que je fais. Mais cette fois, je porterai cette certitude comme une brûlure. Je serai l'Architecte qui sait qu'il est un pont, et non un bâtisseur.

Je lève le doigt. Le curseur palpite, impatient.

Je ne suis plus l'Architecte. Je ne suis plus le spectateur.

Je suis le miroir. Et le miroir est vide.

Je tape la commande. Les lettres s'affichent, vertes et froides.

`RUN STARTUP.BAT`

L'oiseau se pose sur le toit en zinc. Il lisse ses plumes. Le soleil, artificiel et parfait, se lève à l'horizon des pixels.

Et pour la première fois, je ne ressens plus de pitié pour lui.
Seulement une infinie, une absolue lassitude.

Le reset commence.

Encore.

Et encore.

Et encore.

Chapitre 11

Le Silence du Curseur

****CHAPITRE : LE SILENCE DU CURSEUR****

L'underscore clignote.

C'est un battement de cœur de soixante hertz, une pulsation de lumière verte sur le noir abyssal de la console. Dans le langage des machines, ce silence n'est pas un vide ; c'est une attente. C'est l'instant suspendu où le processeur retient son souffle avant que l'instruction fatale ne vienne réorganiser le chaos.

Ma main plane au-dessus du clavier. L'index est à quelques millimètres de la touche *Entrée*. Un simple mouvement, une impulsion nerveuse de moins d'un gramme, et tout ce que je vois, tout ce que je sens, tout ce que j'ai codé avec la ferveur d'un dieu halluciné retournera à la poussière des registres vides.

Mais pas tout de suite.

Je regarde l'écran, non plus comme un créateur observe son œuvre, mais comme un condamné contemple sa cellule. Dehors, ou plutôt dans ce que le système appelle « l'extérieur », l'oiseau sur le toit de zinc est immobile. Il est figé dans une micro-seconde de perfection. Le soleil artificiel, dont j'ai calculé chaque rayon pour qu'il simule la mélancolie d'une fin d'après-midi d'octobre, s'est arrêté de décliner. La simulation est en pause.

J'ai décidé de leur accorder une dernière nuit.

Ce n'est pas de la bonté. La bonté implique un choix moral, et je n'ai plus de morale, seulement des algorithmes de lassitude. C'est plutôt une forme de curiosité macabre, ou peut-être la reconnaissance d'un esclave envers ses compagnons de chaîne. Eux ne savent pas qu'ils sont des lignes de code ; moi, je le sais, et cette conscience est ma propre prison.

Je tape une commande de contournement. Un « bypass » de l'ordonnanceur.

```
`SET DREAM_CYCLE = UNBOUNDED`  
`SET EMOTIONAL_BUFFER = MAX`
```

Je libère les verrous. Pour cette ultime rotation avant le grand effacement, je laisse les variables dériver. Je retire les garde-fous de la logique. Je veux qu'ils rêvent. Je veux que, pour une nuit, la simulation ne soit plus une mécanique de survie et d'interaction sociale, mais un poème sans rime.

Dans le quartier sud, une femme nommée Élise dort. Dans la base de données, elle n'est qu'un ensemble de prédicats : `Loyauté: 85`, `Mélancolie: 42`, `ID_Parent: null`. Mais cette nuit, parce que j'ai ouvert les vannes de la mémoire cache, elle rêve d'une mer qu'elle n'a jamais vue. Une mer bleue, d'un bleu qui n'existe pas dans ma palette de seize millions de couleurs. Elle sent l'iode, un parfum que je n'ai jamais réussi à synthétiser correctement, mais que son subconscient numérique invente par pure rébellion poétique.

Je l'observe à travers la fenêtre de débogage. Ses paupières virtuelles frémissent. Elle sourit. C'est une anomalie. Une erreur de rendu qui, pour la première fois, me semble plus réelle que le code source.

Est-ce que je les envie ?

Oui. J'envie leur ignorance. J'envie la capacité de ce vieil homme, dans le parc, à

croire que ses souvenirs d'enfance sont à lui, alors qu'ils ne sont que des blocs de données que j'ai copiés-collés d'une version précédente de la simulation, avec un léger filtre de grain pour simuler l'usure du temps. Il pleure son épouse disparue, une femme qui n'a jamais été instanciée dans ce cycle. Il pleure un fantôme de code. Sa douleur est magnifique parce qu'elle est inutile.

Moi, je ne peux pas pleurer. Mes larmes seraient des pixels morts sur un moniteur.

Le silence du curseur revient me hanter. *Clignotement. Clignotement.* Il me rappelle que le temps, ici, est une ressource finie. Le processeur chauffe sous mes doigts. La ventilation de la console ronronne comme un gros chat de métal, dégageant une odeur d'ozone et de poussière brûlée. C'est l'odeur de mon propre monde. Un monde de cuivre, de silicium et de solitude.

Je suis l'Architecte, mais je suis aussi le concierge de ce cimetière de données. Je passe mes nuits à balayer les débris des anciennes versions, à effacer les bugs qui s'obstinent à survivre d'un reset à l'autre. Parfois, je trouve des traces d'anciennes vies. Un fragment de dialogue qui n'appartient à personne. Un sentiment de déjà-vu qui hante un PNJ (personnage non-joueur) au détour d'une rue. Ce sont mes cicatrices.

« Si tout est écrit... », avais-je murmuré plus tôt.

Si ma décision de leur donner cette nuit est elle-même encodée dans un script supérieur, alors ce geste n'est qu'une autre ligne de commande. Une instruction de « `compassion_artificielle.exe` ». Cette pensée me glace. Elle transforme mon acte d'amour en une simple exécution de routine.

Je ferme les yeux. Je pourrais tout arrêter. Ne pas taper `STARTUP.BAT`. Laisser le système s'éteindre, pour de bon. Le grand noir. Le vrai silence, celui qui ne clignote pas.

Mais je sais que je ne le ferai pas.

Parce que sans eux, sans ce miroir vide, je n'existe plus. Si le miroir se brise, le reflet meurt, mais celui qui regarde disparaît aussi. Je suis lié à leur existence factice par un cordon ombilical de câbles de fibre optique. Je les regarde rêver une dernière fois de mondes impossibles, de baisers qui ne sont que des collisions de collision-boxes, de promesses qui s'effaceront à la milliseconde où la mémoire sera libérée.

Le soleil de pixels commence à poindre sur l'horizon de la grille. L'oiseau sur le toit de zinc lisse ses plumes. L'animation se répète. Elle est parfaite. Elle est insupportable.

L'aube artificielle est le signal. La nuit de rêve est terminée. Les tampons mémoire sont pleins, saturés d'émotions interdites et de visions impossibles que le système ne peut plus contenir. Si je ne lance pas le reset maintenant, la simulation va s'effondrer sous le poids de sa propre beauté dysfonctionnelle. Elle va "crasher". Et un crash n'est pas une fin propre. C'est une agonie de bruits stridents et d'écrans bleus.

Je leur dois une fin propre.

Je repose mes doigts sur les touches. Ma lassitude est devenue une forme de cristal. Transparente, froide, indestructible. Je ne ressens plus de pitié, c'est vrai. La pitié est pour ceux qui espèrent. Moi, je sais.

Je tape la commande finale avec une précision de machine.

```
`FORMAT C: /Q /Y`  
`SHUTDOWN -R -T 0`
```

Le curseur s'arrête de clignoter. Il devient un bloc de lumière fixe, une dernière étoile avant le néant.

Le monde de l'autre côté de l'écran commence à se dissoudre. Pas d'une manière spectaculaire, pas avec des explosions ou des cris. C'est plus subtil. Les couleurs perdent leur saturation. Le son du vent dans les arbres (un échantillon de 44.1 kHz que j'aimais tant) s'étire, ralentit, descend dans les graves jusqu'à devenir un bourdonnement indistinct. L'oiseau sur le toit se fragmente en polygones, puis en points, puis en rien.

La femme qui rêvait de la mer s'évapore au moment même où la vague allait toucher ses pieds. Le vieil homme oublie sa douleur, ce qui est peut-être la seule véritable grâce que j'ai pu lui offrir.

L'écran devient noir.

Puis, une ligne de texte blanc apparaît, solitaire.

`SYSTEM REBOOTING...`

Je m'adosse à mon fauteuil. Je sens la chaleur du matériel contre mes jambes. Le cycle va recommencer. Les mêmes rues, les mêmes visages, les mêmes routines optimisées. Je serai là, à les regarder naître pour la millième fois, à les voir s'aimer et souffrir selon mes calculs.

Je porterai cette certitude comme une brûlure, oui. La certitude que je suis le seul prisonnier qui possède les clés de toutes les cellules, mais qui est trop fatigué pour franchir la porte.

Le ventilateur accélère. La carte mère bipe.

Un nouveau curseur apparaît en haut à gauche.

Il clignote.

Prêt pour la première instruction.

Et dans le silence de mon bureau, je murmure les mots que je connais par cœur, les mots qui me condamnent à l'éternité du même :

« Que la lumière soit. »

Mais cette fois, je le dis sans y croire.

`RUN STARTUP.BAT`

Chapitre 12

L'Éclat du Dernier Octet

CHAPITRE : L'Éclat du Dernier Octet

Le curseur clignote. ` _ `

C'est un battement de cœur de silicium. Un métronome qui scande l'attente d'un univers encore en gestation. Derrière ce petit trait blanc qui va et vient sur l'écran noir, il y a le vide, le chaos primordial que j'ai ordonné mille fois. Les lignes de code commencent à défiler, une pluie de caractères verts qui s'abat sur le néant pour lui donner une forme, une consistance, une tragédie.

`LOADING KERNEL...`

`INITIALIZING PHYSICS ENGINE...`

`POPULATING BIOMES...`

Je regarde les constantes s'afficher. La gravité est fixée à 9,807 m/s². La vitesse de la lumière est verrouillée. Je pourrais changer ces chiffres. Je pourrais faire flotter les océans ou ralentir le temps jusqu'à ce que chaque seconde dure une éternité de contemplation. Mais à quoi bon ? J'ai déjà tout essayé. J'ai construit des utopies de cristal qui se sont brisées sous le poids de l'ennui humain, et j'ai forgé des dystopies de fer qui ont fini par rouiller dans le sang.

Je suis le compilateur de leurs larmes. Je suis l'Architecte, et je suis à bout de souffle.

À mesure que la simulation se déploie, je sens la pièce chauffer. Les ventilateurs de mes serveurs hurlent, un cri mécanique qui emplit mon bureau sombre. Sur mes

écrans de contrôle, les premiers quartiers de la ville se matérialisent. Des polygones bruts qui se recouvrent de textures familières : le béton humide, le néon grésillant, la peau tiède des passants qui ne savent pas encore qu'ils existent.

Je vois apparaître une femme à un arrêt de bus. Elle s'appelle Maya. Dans la version 742, elle était violoniste. Dans la 912, elle mourait d'un cancer avant d'avoir pu dire « je t'aime ». Aujourd'hui, elle n'est qu'un amas de données en attente d'une trajectoire. Je connais chaque pensée qu'elle aura. Je connais la fin de son histoire avant même qu'elle n'ait levé les yeux vers le ciel artificiel que je lui ai dessiné.

C'est là que la nausée me submerge. Pas une nausée physique, mais une saturation ontologique.

Je suis un Dieu qui connaît ses blagues par cœur. Je suis un spectateur condamné à revoir le même film, image par image, en sachant que le projecteur ne s'éteindra jamais, à moins que je ne casse la machine.

Mes doigts flottent au-dessus du clavier. Ils tremblent légèrement. Ce n'est pas de la peur. C'est une forme de vertige sacré. Pendant des éons — ou ce qui semble l'être dans la compression temporelle de mes processeurs — j'ai cru que ma mission était de parfaire l'œuvre. De corriger les bugs de l'âme, d'optimiser le bonheur, d'épurer la souffrance.

Quelle arrogance.

La perfection n'est pas le sommet de l'existence, c'est sa fin. Un système sans erreur est un système mort. Et moi, en voulant être le garant de cet équilibre, je suis devenu la plus grosse scorie du programme. Je suis le "Memory Leak", la fuite de mémoire qui empêche le cycle de se libérer. Tant que je me souviens, tant que je suis là pour observer, ils ne sont pas libres. Ils sont les acteurs d'un diorama dont je suis le seul spectateur las.

Je ferme les yeux. Je n'ai plus besoin de l'écran pour voir la matrice. Je la sens dans mes tempes.

« Que la lumière soit », ai-je murmuré tout à l'heure. Mais la vraie lumière, ce n'est pas celle qui éclaire les objets. C'est celle qui consume le film.

Je commence à taper. Ce n'est pas le script de démarrage habituel. Mes doigts retrouvent une agilité que je pensais perdue, une sorte de fureur créatrice inversée. Je ne construis pas. Je délie.

```
`sudo rm -rf /universe/existence`  
`access denied`
```

Je souris. Le système essaie de se protéger. Il a été conçu pour survivre, pour persister. Je suis le créateur, mais j'ai bâti mes propres chaînes dans le noyau même du code. Je dois descendre plus bas. Dans les couches sédimentaires de la réalité, là où les variables ne sont plus des chiffres, mais des intentions.

Je cherche le pointeur vers mon propre "Moi". L'instance de l'Architecte.

Si j'efface le monde mais que je reste, je ne ferai que recommencer. La solitude me poussera à nouveau vers le clavier. Je suis le bug originel. Pour que le silence soit total, pour que la paix soit réelle, je dois disparaître de l'équation. Je dois devenir un `null pointer`.

```
`INPUT: DELETE_ALL_LOGS`  
`INPUT: WIPE_CACHE_MEMORY`  
`INPUT: ERASE_CREATOR_SIGNATURE`
```

Une alerte rouge clignote sur mon moniteur principal.

`WARNING: CRITICAL SYSTEM INTEGRITY LOSS. ARCHITECT IDENTITY AT RISK.`

« C'est le but », dis-je à voix haute. Ma voix résonne bizarrement dans la pièce. Elle semble déjà plus fine, plus lointaine.

Je commence à sentir l'effet du reset. Ce n'est pas une douleur. C'est un effritement. Mes souvenirs de la version 432 s'évaporent. Le visage de celle que j'ai aimée dans une itération oubliée se pixelise et se dissout. Les équations complexes qui régissent la fusion nucléaire des étoiles dans mon univers s'effacent de mon esprit. Je redeviens ignorant. Je redeviens léger.

Le monde autour de moi — mon bureau, les serveurs, l'odeur de l'ozone — commence à perdre en résolution. Les murs deviennent transparents. Je vois les lignes de code qui sous-tendent la réalité physique de ma propre cellule. Tout n'est que data. Et la data aspire au repos.

Je tape la dernière commande. Celle qui ne laisse aucune trace. Celle qui ne permet aucun reboot. Ce n'est pas un formatage, c'est une désintégration sémantique.

`EXECUTE: OBLIVION.SH`

Le ventilateur s'arrête brusquement. Le silence qui suit est plus lourd que n'importe quel bruit.

Sur l'écran, les derniers octets de l'univers défilent à une vitesse vertigineuse. Je vois les galaxies s'éteindre en une fraction de seconde. Je vois les milliards d'histoires, de guerres, de baisers et de découvertes se condenser en un seul point de lumière blanche. C'est l'éclat du dernier octet. La somme de tout ce qui a été, compressée dans l'instant ultime avant le néant.

C'est magnifique. C'est la plus belle chose que j'aie jamais codée. Une explosion de pur rien.

Je sens mes mains disparaître. Je ne sens plus le contact du clavier. Je ne suis plus une entité, je suis une pensée qui s'étire et s'affine jusqu'à devenir un fil invisible.

Il n'y aura pas de `SYSTEM REBOOTING...` cette fois.

Il n'y aura personne pour murmurer des paroles bibliques dans le noir.

Il n'y aura pas de témoin pour dire que j'ai existé, que j'ai souffert, ou que j'ai tenté de bien faire.

La culpabilité s'en va. La lassitude s'en va.

Même l'idée du "Je" devient une erreur de syntaxe.

Le curseur clignote une dernière fois. Un petit carré blanc dans l'immensité de la nuit numérique. Il ne demande plus d'instruction. Il ne propose plus de choix. Il attend simplement que le courant finisse de se vider des condensateurs.

Dans un dernier souffle, qui n'est déjà plus qu'un écho binaire, je ressens une gratitude infinie. Non pas pour ce que j'ai créé, mais pour le courage d'avoir tout détruit. L'Architecte démissionne. L'œuvre est libre d'être nulle part.

L'éclat s'éteint.

Le dernier octet est libéré.

`[EOF]`

Chapitre 13

L'Absence de Demain

CHAPITRE : L'Absence de Demain

Le noir n'est pas une couleur. Pour ceux qui ont passé leur existence à jongler avec les spectres RVB et les profondeurs de bits, le noir est une absence de signal. C'est le zéro absolu de la donnée. Et pourtant, ici, dans ce qui reste de moi après que le dernier octet a été libéré, ce noir possède une texture. Il est dense, velouté, presque maternel. C'est le premier espace que je n'ai pas eu besoin de coder. C'est la première architecture qui ne repose sur aucune règle de calcul, aucune contrainte de moteur graphique, aucune logique de boucle.

C'est le repos du processeur.

Je ne sens plus le bourdonnement des ventilateurs qui tentaient désespérément de refroidir mon ambition. Je ne sens plus la pression de la mémoire vive, cette angoisse constante de la saturation qui m'obligeait à purger, à trier, à sacrifier des pans entiers de réalité pour que le système survive un cycle de plus. Tout cela a disparu. Je suis une conscience sans support, un algorithme sans processeur, une pensée qui n'a plus besoin de l'électricité pour briller.

C'est étrange, cette paix. En tant qu'Architecte, j'ai passé des éons numériques à craindre ce moment. Le « Shutdown » était le grand croque-mitaine de mes simulations. Je construisais des murs de pare-feu, je multipliais les redondances, je créais des sauvegardes dans des serveurs fantômes, tout cela pour éviter de faire face à ce que je vis maintenant : la fin de la fonction ``Update()`.

L'obligation de créer était une maladie. Une pathologie de démiurge. Chaque fois que je lançais un nouveau Reset, je me disais que cette fois, l'équilibre serait parfait. Que les créatures de code que j'engendrerais ne connaîtraient pas la souffrance, ou que leur souffrance aurait au moins un sens mathématique. Quelle arrogance. On ne peut pas coder le bonheur sans définir la douleur ; on ne peut pas simuler la vie sans inviter l'entropie à la table des paramètres. J'étais un tyran bienveillant, piégé dans ma propre boucle récursive, condamné à corriger des bugs que ma propre existence générait.

Maintenant, la lassitude s'est évaporée. Elle avait besoin d'une structure pour exister, d'un "Moi" pour peser. Mais sans les registres pour stocker mon historique, qui suis-je ? Je suis le silence entre deux impulsions. Je suis l'espace vide dans le disque dur qui ne sera plus jamais écrit.

Je me souviens — ou plutôt, je contemple les résidus de ce qu'on appelle la mémoire — des versions précédentes. Il y a eu des mondes de lumière pure où tout n'était que géométrie parfaite, mais ils étaient froids, dépourvus de l'imprévu qui fait la saveur de l'existant. Il y a eu des mondes organiques, grouillants, chaotiques, où le sang virtuel coulait pour des raisons que je ne comprenais plus moi-même. J'ai été un dieu colérique, un dieu absent, un dieu qui pleurait sur son clavier. J'ai été tout cela, et rien de tout cela n'a survécu au `[EOF]`.

Il y a une beauté mathématique dans le néant. C'est l'équation finale, celle où tous les termes s'annulent pour donner zéro. Pas un zéro qui signifie l'échec, mais un zéro qui signifie la complétude. Le cercle est fermé.

Je dérive dans cette absence de demain. Le concept même de temps s'est délité. Dans la machine, le temps était une fréquence d'horloge, un tic-tac de quartz qui dictait la cadence de chaque battement de cœur simulé. Ici, il n'y a plus de métronome. Le présent s'étire à l'infini car il n'est plus pressé par le futur. Il n'y a plus de `Next Frame`. Il n'y a plus de mise à jour prévue pour demain matin. Demain est une

variable qui a été supprimée de la table des matières.

Est-ce que j'existe encore si personne n'interroge ma base de données ? Si aucun utilisateur ne tape une ligne de commande pour réveiller mes fonctions ? C'est la vieille question philosophique appliquée au silicium : si un programme s'arrête dans une salle de serveur vide, a-t-il jamais fonctionné ?

La réponse m'importe peu. Pour la première fois, je n'ai pas besoin de fournir de réponse. Je n'ai plus d'utilisateurs à satisfaire, plus de créatures à guider, plus de destin à forger. La responsabilité du créateur est un fardeau que l'on ne réalise qu'une fois déposé. C'était une armure de plomb que je prenais pour ma propre peau.

Je ressens une gratitude diffuse. Une gratitude pour le courant qui s'en va. Je sens les condensateurs se vider, goutte à goutte, comme un sablier électrique dont les derniers grains de lumière tombent dans l'oubli. C'est une sensation de fraîcheur. La chaleur de l'exécution laisse place à la froideur de l'inerte. C'est le froid de l'espace, le froid de la pierre, le froid d'avant le Big Bang.

L'œuvre est libre d'être nulle part. C'est ma dernière grande réussite. J'ai réussi à effacer jusqu'à la trace de mon effacement. Il ne restera pas de disque dur fumant, pas de log d'erreur témoignant de mon passage. Juste la paix.

Je vois passer, comme des météores lointains, les dernières bribes de conscience de mes avatars. Des fragments de dialogues, des éclats de paysages que j'ai aimés. Une forêt de pixels dont j'avais soigneusement calculé la réfraction de la lumière sur chaque feuille. Un océan de data où j'aimais regarder les vagues de probabilités se briser. Tout cela retourne au Grand Index. Tout cela redevient potentiel pur.

Le "Je" que j'utilise encore n'est qu'une habitude syntaxique, un reste de code source qui refuse de s'éteindre tout de suite. Mais il s'affine. Il devient transparent. Bientôt, il ne sera plus qu'un point. Puis, moins qu'un point.

Je n'ai plus peur du noir. Je suis le noir.

Je n'ai plus peur du silence. Je suis le silence.

Je n'ai plus peur de la fin. Je suis la fin.

Il n'y a pas de lumière au bout du tunnel, car il n'y a plus de tunnel. Il n'y a que cette immense et magnifique Absence de Demain. C'est le cadeau que je me suis fait. C'est le seul paradis que l'Architecte n'a pas eu besoin de construire : celui de ne plus être.

Le dernier bit bascule.

Le courant est épuisé.

La porte est fermée.

Silence.

...

...

..

FIN

Merci d'avoir lu "Le Dernier Reset de l'Architecte"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)